

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 22

Artikel: Le Désaley
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199391>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le dos comme un homme qui a marié toutes ses filles et n'a par conséquent plus aucun souci en ce monde, il n'a certes pas l'air d'un pétaquin, et personne ne s'y trompe.

Lui-même éprouve un légitime plaisir à voir son image, et quand il passe devant un magasin, il la cherche instinctivement dans la vitrine. « Mouchons-nous dignement, a-t-il l'air de dire quand il sort son mouchoir, je suis de l'autorité ! »

Mon Dieu, ne lui enviez pas trop ce petit plaisir, la Julie se charge déjà de lui faire passer ces façons.

Sur la terrasse du Château et dans la salle des pas-perdus, il a retrouvé des collègues. Ces messieurs se sont formés, comme les escargots autour d'une feuille de salade, en groupes sympathiques. Marc-Antoine n'en est plus à sa timidité des premiers jours. Il est du reste de cette race de paysans vaudois qui ne s'étonnent pas facilement, et qui se mettent à leur aise partout. Il a déjà fait connaissance d'une quantité de ses collègues, et hier, il a bu chopine avec un Conseiller d'Etat. Tout cela lui donne droit de cité.

Il a appris une foule de choses : à se promener de long en large dans les couloirs ; à s'asseoir d'une façon majestueuse sur les banquettes rembourrées. Il sait lire sa *Revue* d'un petit air dédaigneux, comme quelqu'un qui ne prend qu'un intérêt médiocre aux journaux et à la politique.

Ne croyez pas trop à ces airs détachés. Il ne peut s'empêcher de temps à autre de lever les yeux vers la tribune publique, afin de voir si on l'observe. Son ambition secrète, c'est d'y voir un jour le fils au ministre qui étudie pour être avocat. Il lui fera alors de la main un petit signe protecteur.

Il sait maintenant se reconnaître. Il ne confond plus la table du soleil avec celle du Conseil d'Etat, et il faut dire qu'il se tourne plus souvent vers cette dernière. Il faut bien apprendre à connaître nos magistrats, n'est-ce pas ? Il trouve que ces messieurs ont rien l'air fier, c'est ce qu'il lui faut. Quant au président, on ne peut pas dire qu'il en soit enchanté. Comme il le disait fort bien le jour d'avant à un de ses collègues, en buvant chopine à l'auberge de la Glisse : « Il va pourtant d'une vitesse, ce président, on n'a pas le temps de s'y reconnaître. Il te débote cette affaire comme une bobine de fil retors. C'est pas des manières, ça, quand on ne sait plus où on en est ! La sage-femme a toujours pas oublié d'y couper le fil. »

On lui a montré aussi M. le chancelier d'Etat !

— Pas possible, oh ! c'est le chancelier ! Pardine, si on le connaît, on voit assez son nom sur les décrets et les arrêtés. Il a l'air d'un bien joli homme, bien avenant ! Et c'est espèce de cage là-bas, a-t-il demandé. Tiest-ce que c'est ?

— Ça c'est pour les journalistes !

— Oh ! c'est ça ! Et Marc-Antoine ne s'est pas attardé longtemps sur cette idée. Pour lui, les journalistes n'offrent aucun intérêt. « C'est pas un métier, ça, » déclare-t-il dédaigneusement.

Il ne prend guère la parole, notre conseiller.

Il n'est pas orateur pour un sou, et il sait d'avance qu'il ne peut pas pider avec ces alangués, ces mina-mor de citadins. Il se contente de manifester depuis le couloir.

Puis quand il veut se faire une opinion bien nette, il s'en va boire un verre au café voisin. Comme tout bon Vaudois, il pense qu'il n'est rien au monde de tel qu'un verre de blanc pour éclaircir les idées, et le vin de la Cité doit avoir des propriétés particulières, car chaque fois que Marc-Antoine remonte à la salle du Grand Conseil, il a son opinion toute faite.

Marc-Antoine a beaucoup de loisirs. Comme il est trop éloigné de la maison pour rentrer chez lui chaque jour, il faut bien occuper ses soirées, et du reste, il trouve qu'il faut profiter, pendant qu'on est par ce Lausanne.

C'est ainsi qu'il est allé au Théâtre, au Kursaal, à l'Exposition des Beaux-Arts.

Tout cela ne lui dit pas grand chose. Tout en feignant de s'intéresser à la *Fille de Madame Angot*, au fin fond de son cœur, il trouve que la représentation donnée il y a quelques mois par la Dramatique de son village, au Mécanique, valait bien mieux que tout ce théâtre : « Au moins, dit-il, c'est du patriotique, et puis on se comprend ! »

Quant au Kursaal, il l'apprécie encore moins. Les exercices d'adresse le laissent froid, parce qu'il est persuadé que tout est truqué. Les danseuses et les chanteuses plus ou moins décolletées ne l'émeuvent guère plus. « Ti possible, pour des gaillardes, dit-il à son voisin, faut-il pourtant être dévergondée, de se montrer devant le monde, ainsi attifée. Allons-nous en boire un verre, il me viendrait à portée de lui montrer les cornes ! »

N'allez pas croire non plus qu'il recherche d'autres distractions moins permises. Sous ce rapport, la Julie peut être sans souci. Il trouve qu'« il faudrait être rudement affamé. »

Non, ce qu'il aime, c'est de rencontrer quelques collègues et de causer avec eux bien gentiment et bien sérieusement. Sous ses dehors rustiques, il a un gros bon sens, il a surtout un grand désir de bien remplir son mandat. Dans son village, il a rarement l'occasion de parler avec des gens du dehors ; aussi est-ce pour lui un régal, que de savoir ce qu'on pense dans un autre coin du canton, de l'état de la vigne, du prix du bétail, de la guerre anglo-boère, etc.

Et quand le patron du café vient dire : Messieurs, on ferme, il rentre bonnement à son hôtel, un de ces bons vieux hôtels, comme il y en a heureusement encore chez nous, sans luxe ni dorures, mais où les chambres sont confortables, l'hôtesse aimable, et l'ordinaire bien soigné.

De temps à autre, il écrit à la Julie ; oh ! pas souvent, une ou deux fois de tout le temps de la session. Il raconte l'emploi de ses journées, donne des directions sur l'ouvrage qui doit se faire, constate que les pièces de cinq francs se brient rudement vite, quand même on ne fait point d'extra, et s'endort content.

Et la Julie lui a répondu, lui donnant des nouvelles de la maisonnée, d'abord : le petit Louis a poussé les ourles ; la vache taccnée est à goutte ; puis du village ; le syndic fait réparer la fontaine ; M. le ministre a une *érysipèle* ; on a eu un *souffragant* de la ville, etc.

Et quand enfin, la session a été terminée, Marc-Antoine Trinelet a repris le chemin du logis, tout content de déposer l'anglaise et de reprendre le broustou.

Au fond de sa valise, il y a ses cadeaux : une belle robe pour la Julie, des biscômes pour tous les petits, avec un livre d'images pour le Louis, un nécessaire de couture pour la Rosine, etc.

Marc-Antoine Trinelet, député du cercle de Trois Etoiles, est rentré dans ses habitudes.

PIERRE D'ANTAN

Le Désaley.

Les bureaux électoraux de Lausanne étaient dimanche dernier au Désaley.

C'est la coutume.

La course au Désaley est le dernier acte de la grande période électorale. Un long intervalle le sépare, il est vrai, des actes précédents. Il arrive quand on ne l'attend plus. Mais, pour se faire désirer, cette dernière ma-

nifestation ne manque cependant jamais son effet.

Vous pensez bien que ce n'est point pour compter, vérifier, pointer et inscrire des bulletins de vote que les membres des bureaux électoraux s'en vont au Désaley. Cette réunion *in extremis* n'a même pas pour but de rechercher et de rectifier, au besoin, les erreurs — il y en a toujours quoi qu'on fasse — commises dans le cours de l'ingrate opération du dépouillement.

D'ailleurs, il serait trop tard pour retourner en arrière. Les candidats proclamés vainqueurs ont tenu séance ; ils ont validé leur élection ; ils pérorèrent et décrétèrent déjà à tort et à travers, sans souci des pauvres électeurs-contribuables, dont l'éphémère souveraineté ne revient que tous les quatre ans, comme le 29 février, et, dans les Conseils, on ne se demande guère

Si d'aucuns n'y sont pas, qui pourraient y prétendre,
Et si d'autres sont là, qui auraient dû céder.

Les membres des bureaux vont au Désaley pour s'amuser et ils s'y amusent en toute conscience.

Nous avons pris, dimanche, à la gare de Lausanne, le train de 2 h. 13, qui nous a déposés à l'entrée du tunnel de Chexbres. Pas moyen d'aller plus loin pour le quart d'heure ; le fil est coupé.

Eh bien, oui, ce farceur de tunnel, trait d'union entre nos Confédérés et nous, nous en jouet-il pas le vilain tour de se boucher ; et cela juste au moment où les Vaudois s'apprentent à célébrer, par de brillantes fêtes, le centenaire des événements qui ont à jamais scellé l'alliance de la Suisse et du canton de Vaud. Ironie des choses !

On ne saurait croire le nombre de curieux qu'attire ce fâcheux accident. Tandis que les étrangers, qui viennent admirer nos rivages, et les gens pressés maudissent le contretemps, il est des gens dont ça fait le bonheur. Dimanche, nous avons vu des pères et mères, qui s'étaient embarqués avec tous les ennuis charnants de la famille, bébés, biberons, poussettes et le reste, pour le seul plaisir de goûter les ennuis d'un transbordement. Des goûts et des couleurs...

Mais que nous voici loin de nos moutons.

Le chemin qui, du hameau de la Croix, conduit au Désaley, est une pente vertigineuse et fatale, qu'il est bien difficile de remonter, quand on s'y est imprudemment engagé.

« Ma foi, à présent tant pis, » s'écriait l'un de nous en dégringolant, « adviennent que pourra. » Et, du coin de l'œil, il lorgnait les bouteilles que, là-bas, au milieu de la pente, à l'ombre de l'antique demeure des moines, les vignerons disposaient sur des tables improvisées recouvertes de papier blanc.

Quelle drôle de situation que celle de ce Désaley, arrêté là, comme par miracle, au milieu de la dégringolade des rochers, des vignes et des murs. Il suffirait d'un rien, semble-t-il, pour le précipiter dans le lac. Mais il n'y a pas à craindre ; le vin des moines et l'eau ne sont point faits l'un pour l'autre.

En arrivant, on se mit à table. A table se dit ici au figuré ; car le grand nombre des participants obligea l'amphitryon à mettre tout à contribution. Toute surface plus ou moins plane tient lieu de table ; partout des assiettes, au dedans et au dehors, sur les planches du presbytère, sur les grandes cuves rondes ou ovales, sur les tonneaux renversés fond sur fond, sur les murs même. Le coup d'œil est vraiment des plus pittoresques.

Le menu ? Très simple : pain, jambon, fromage. Ici, la base du repas, le « plat » de résistance, c'est le Désaley. Chacun le sait et y fait honneur.

Quel charmeur que ce petit blanc qui pétillait

dans les verres, et qui, au soleil, a l'éclat de l'or. C'est un vrai prestidigitateur; en un clin d'œil et le plus naturellement du monde, il accomplit des choses où tant d'autres ont échoué ou échouent encore, en dépit des meilleures intentions.

Sous le régime du Désaley, plus de classes sociales, plus de rivalités mesquines, plus de jalousies, plus de conflits d'opinions. De la bienveillance, de la concorde, des concessions sur toute la ligne.

Ah! certes, les moines du Désaley ne durent avoir aucune parenté avec les farouches sectaires de l'Inquisition et de la St-Barthélemy.

Si M. Silvestrelli avait connu le petit blanc, nos relations diplomatiques avec l'Italie n'eussent jamais été rompues. Dans les circonstances difficiles et délicates, un tour au guillon arrangerait tout. Pourquoi donc n'user pas plus souvent de ce recours en suprême instance?

Nous avons vu dimanche des personnes de conditions et d'opinions les plus opposées s'abandonner à une intimité charmante. Nous avons assisté à un touchant échange de prévenances entre deux de nos honorables chirurgiens-dentistes. Dans la vie pratique, il suffirait, sans doute, d'un verre de petit blanc pour qu'on les voie se passer mutuellement leurs clients, avec la même bonne grâce qu'ils mettaient, dimanche, à se passer le jambon, le fromage et le pain.

Un socialiste inébranlable trinquait avec un radical de vieille roche et un conservateur du plus beau noir.

— Eh, mon té, chers amis, disait le premier, nous ne sommes pas tant loin de nous entendre. Tout ce que nous voulons, nous autres, socialistes, c'est qu'on remue un peu le potage, pour faire monter à la surface ce qui, depuis trop longtemps, croupit dans le fond; ou si vous aimez mieux, nous demandons simplement qu'on retourne le clepsydre. Consentez à cela, et vous verrez qu'il n'y aura pas tant de changement dans la marche du monde.

— Ah! ça, c'est certain, répliqua le conservateur, et c'est pour cela que nos revendications sont justement tout le contraire des vôtres. Dans le fond, au point de vue général, le résultat est le même.

— C'est bien évident, ajouta le radical. Pour le moment, n'est-ce pas, c'est notre tour de tenir le manche; nous le tenons bien. Quand viendra votre tour, on verra voir... on ne dit pas non. Donc, nous sommes d'accord; qu'en dites-vous, les amis?

— Alors!

Et, tous trois, levant leurs verres, entonnèrent d'un même cœur:

Ce nectar nous fait tous frères,
Oui, c'est à lui qu'appartient l'avenir!

Oui, c'est à lui qu'appartient, l'a... ve... nir!

J. M.

Il y a bûches et bûches.



M. le régent est occupé, pendant les derniers jours des vacances, à bûcher sa provision de bois.

C'est un bon pédagogue, un peu vieux jeu; les novateurs l'accusent même d'être un peu... vous savez bien.

Passent deux membres des autorités, deux ardents progressistes.

— Tiens, dit l'un, le régent qui a peur que sa « scie » ne se rouille pendant les vacances.

Et son compagnon de sourire de ce trait, plus ou moins spirituel.

M. le régent a l'oreille fine; il a fort bien entendu et compris.

— En effet, messieurs, fait-il poliment, mais il

y a scie et scie, comme il y a bûche et bûche. Avec les bûches de « bois », si le résultat se traduit en rondsins, au moins il est appréciable. Ce n'est que bien rarement le cas avec la scie et les bûches que vous voulez bien sous-entendre. J'.

La tsanson ao Grand Bredi.

La voici enfin, cette vieille chanson; elle eut, dit-on, en son temps, une certaine vogue. Rares sont aujourd'hui les personnes qui ont connu le père Grize, ce chansonnier populaire qui s'en allait de villes en villages, avec son violon sous un bras et son paquet de chansons sous l'autre. Il avait toujours grand succès et ses chansons se vendaient comme le sucre. Il n'était pas chez nous une famille, dans la campagne surtout, qui n'eût, à côté de l'almanach de Berne et Vevey, sa collection des chansons du père Grize, feuilles détachées qu'on reliait par un fil ou une épingle. Et pourtant, aujourd'hui, on ne les retrouve plus ces chansons. Où sont-elles?

Nous devons à l'obligeance de M. Gander, président du Tribunal de Grandson, qui se souvient encore du père Grize, de pouvoir donner à nos lecteurs, avec la musique, la chanson que voici:



I
M'ein revègnint dè Verdon,
Su mon tsè, meint dè guidé;
On pou èin délé dè Grandson,
Reincontro lo Grand Bèzangon.
Contrè mè l'a fé on repouà
Ao préfet, à Corsallettè.
Y'é beintout étà condannà
Ein pre-son m'a falllu allà.

II
C'étay lo dozè de janvier,
L'h'ya dou z'ans què l'est passà
Què mè su trovà èin défaut,
Sein guidé, meint dè tsévu,
Mè què t'è nè savé pas
Qu'on bredàvè lè vilhè mulè
Lè n'ant pas faulta dè bredà
Quand l'ant dza pràso mau d'allà.

III
Lè dou tsévaux ao Grand Bredi,
On matin, sè sont trovà eutsi.
L'a fallu allà aprè d'ao reinfouà
Po lè poïay relèvâ.
Mais nè l'hiay ont portant rein pu
Po lè relèvâ èintrè tu!
N'ant pas bein faulta dè bredà
Quand nè peuyont plhiè sè levâ!

IV
Po la farça day doù mutons,
C'étay ci fameux Ténon
Què lè z'avay menà ètatsi,
Ein deseint qu'ètant gadzi.
Cein k'l'avay einvia d'avay;
Dè l'ardzeint po ribotâ.
Mais tot l'ardzeint kè l'a zu,
Day bon coups dè pî ao tiu.

* Le colonel Bourgeois était alors préfet et habitait Corcelettes, près Grandson.

V

La né kè y'été ein prezon,
Y'é fè on fotu révo:
Vété lo diàblhio et la Grand Bredi
Qu'étant ao pî dè mon lhy.
Nè pu pas ein revèni
Quand yè peinsò ao Grand-Bredi,
Comeint lo diàblhio l'a eimporté,
Vouèdrè savay iò l'a déposé.

VI

Koui ein a fé la tsanson?
Ein preson dèssu mon lhy
Mè mîmo François Grize,
Ein peinsènt ao Grand-Bredi.
Nè pu pà ein revèni,
Quand t'è peinsò ao Grand-Bredi,
Su sè couàrnè l'a eimporté,
Ein einfè l'a déposé.

Boutades.

Madame sonne vivement la bonne.

— Françoise!

— Madame!

— Vous ne sentez pas cette odeur de brûlé?

— Oui, madame, ce sont les rideaux qui brûlent.

— Malheureuse! Jetez vite de l'eau dessus.

— Mais, madame, j'en ai que de l'eau chaude!

On se plaint tous les jours, avec raison, que nos jeunes gens s'adonnent encore beaucoup trop au jeu de cartes.

Il en est de passionnés, qui, assure-t-on, jouent même à l'école, sous leur pupitre, à la barbe du professeur.

L'autre jour, le maître de géographie posait à l'un de ses élèves cette question: « Quelles sont les cinq parties du monde? »

— Le piquet, le rams, l'écarté, la manille, et le whist.

M. N. devait depuis longtemps une visite à notre ami M. R.

Il s'est enfin décidé à la faire, samedi soir, alors que la pluie tombait, à torrents.

— Vous voilà enfin, fait R., en ouvrant la porte au visiteur, il fallait ce temps de chien pour vous décider à venir.

Instantané.

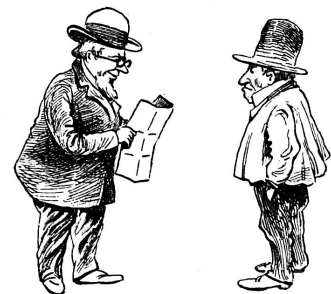
Un garçon-boulangier, le bras chargé d'un gros panier de pain, interpelle un bûcheron, occupé à couper du bois devant une maison.

— Hé! Alfred, salut! Ça roule?

— Tu vois.

— Tu travailles?

— Des moments...



— Chamaïs le Crédit hypothécaire de Chérousallem il vous prêtera dix-huit cent francs sur un champ de cette superficie.

— Y n'est pas grand, d'accord, mais si vous saviez tielle profondeur...

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

En vente au Bureau du Conteur.

AU BON VIEUX TEMPS DES DILIGENCES

Deux conférences historiques et humoristiques de

L. MONNET.

Prix fr. 1,50.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.